

Dahomey, pays yoruba, Borgu (Borgou) et Bénin au XIX^e siècle

A. I. Asiwaju

La région comprise entre le Mono et le Niger comme unité d'analyse

La région étudiée dans ce chapitre est délimitée à l'ouest par le fleuve Mono (l'actuelle frontière entre le Bénin et le Togo), à l'est et au nord par le Niger, et au sud par le golfe du Bénin sur l'océan Atlantique. Elle est constituée pour l'essentiel d'une plaine ondulée présentant une élévation générale de la côte vers l'intérieur, où le relief culmine avec la chaîne de l'Atakora et le Kukuru. Dans l'ensemble, la végétation appartient au type des formations herbacées. Les forêts humides réellement denses se rencontrent surtout dans le Sud-Est — c'est-à-dire dans cette partie de l'ancien royaume du Bénin qui se trouve aujourd'hui dans l'État de Bendel, au Nigéria — et, dans une moindre mesure, le long des vallées des principaux cours d'eau.

La région occupe une large partie de la fameuse zone d'« anomalie » climatique de l'Afrique occidentale, où la ceinture des savanes du Soudan occidental et central se prolonge à travers la zone des forêts jusqu'à la mer. La totalité de l'ancien royaume fon du Dahomey, la moitié occidentale du pays yoruba, de même que le Borgu, se situent dans cette zone. Plusieurs fleuves arrosent la région, dont le Niger, le Bénin, l'Owena, l'Oșun, l'Ogun, le Yewa, le Węme (Ouémé sur les cartes françaises), l'Opara, le Zou et le Mono.

Quatre grandes aires culturelles distinctes, mais qui s'interpénètrent manifestement, se partagent la région : aja à l'ouest, yoruba au centre, borgu (prononcé bohou) au nord, et edo à l'est. Comme on pouvait s'y attendre,

chacune présente plusieurs subdivisions suivant des traits culturels comme le dialecte, l'écologie ou l'occupation spécifique.

Les populations de langue aja¹ se répartissent en trois grands sous-groupes: les Fon, qui dominèrent l'ancien royaume du Dahomey; les Gun de la vallée du Weme et du secteur compris entre Porto-Novo et Badagri, de part et d'autre de l'actuelle frontière entre le Nigéria et le Bénin (ancien Dahomey); enfin, les Ewe établis entre le Cufo (Coufo) et le Mono dans le sud-ouest de l'actuel Bénin, la grande majorité d'entre eux occupant les régions voisines du sud du Togo et du Ghana. Au nord et à l'est du territoire fon se trouvaient les Mahi, concentrés sur le plateau d'Agbome (Abomey) à Paouignan, Savalu Weze, Dassa-Zoumé, Jaluku et Kove (Cové), et qui présentent aussi des traits culturels secondaires aja et conservent le souvenir de lointains liens de parenté avec cette ethnie.

L'aire culturelle yoruba (nago dans la littérature ethnographique française) est de loin la plus importante de la région Mono-Niger², puisqu'elle englobe les États d'Ogun, de Lagos, d'Oyo et d'Ondo de l'actuel Nigéria, et près de la moitié de l'État de Kwara, ainsi que les régions avoisinantes de l'est du Bénin et du centre du Togo plus à l'ouest. Elle comprend de nombreuses subdivisions, depuis les plus petites comme les Ife, qui formaient un seul royaume, jusqu'aux Ekiti, qui étaient organisées en plusieurs monarchies autonomes. Dans la région du Nigéria, les principaux sous-groupes yoruba étaient représentés par les Oyo (le plus nombreux, dont le territoire et la population se répartissaient entre l'État d'Oyo et celui de Kwara); par les Ibarapa, établis de part et d'autre de la frontière entre les États d'Oyo et d'Ogun; par les Ife et les Ijesa, implantés dans l'actuel État d'Oyo; par les Ijebu, qui occupaient un territoire situé entre les États d'Ogun et de Lagos; par les Egba et les Egbado dans l'État d'Ogun; par les Ondo, Ikafe, Ekiti, Owo et Akoko dans l'État d'Ondo; enfin, par les Awori et des sous-groupes egbado qui leur étaient apparentés dans l'État de Lagos. À cheval sur l'actuelle frontière entre le Nigéria et le Bénin se succédaient, du nord au sud, les Sabe (Savé), les Ketu, les Oho (Holl), les Ifonyin et les Anago. À cette liste déjà longue, il faut encore ajouter les Ana, les Fe (Ife) et les Mayinbiri (Manigri), qui peuplaient les parties médianes du Bénin et la région d'Atakpamé au Togo.

Comme le pays yoruba, le Borgu est aujourd'hui une aire culturelle morcelée par les frontières internationales³. Busa et Illo (deux des trois grands centres politiques traditionnels) se situaient dans une zone correspondant, pour l'essentiel, au district actuel de Borgu dans l'État de Kwara et à des parties voisines de l'État de Sokoto dans l'actuel Nigéria, tandis que Nikki, le troisième et le plus étendu des États traditionnels, est aujourd'hui coupé en deux par la frontière entre le Nigéria et le Bénin: la ville de Nikki et la moitié occidentale de l'ancien royaume se trouvant en territoire béninois, la partie restante du côté nigérian.

1. A. I. Asiwaju, 1979.

2. D. Forde, 1951; J. Bertho, 1949; E. G. Parrinder, 1947 et 1955; P. Mercier, 1950.

3. O. Bagodo, 1979; M. Stewart 1984-1985.



26.1. *Sculpture représentant un guerrier sur les épaules d'un babalawo [sorcier-guérisseur] provenant (probablement) du nord-est du pays yoruba, sculptée entre 1850 et 1875.*
[Source: W. B. Fagge et J. Pemberton III, *Yoruba sculpture of West Africa* (dir. publ.: Bryce Holcombe), 1962, New York. Photo : © National Museum, Lagos.]

Les subdivisions culturelles correspondent plus ou moins au découpage et aux niveaux de différenciation sociopolitiques traditionnels. Comme le note à juste titre Marjorie Stewart, le Borgu est apparu sans doute vers la fin du XV^e siècle, comme un conglomérat d'États politiquement indépendants, dont les grands centres étaient Busa, Nikki et Illo. Il semble que ces royaumes soient nés très tôt de la fusion d'un groupe de nouveaux venus, très probablement de langue mande, du Mali, et d'une population autochtone, aboutissant à la formation d'un nouvel État et d'une culture distincte. C'est ce que tendraient à confirmer les traditions relatives à l'origine des États du Borgu, et que paraît bien corroborer le fait que deux grandes langues sont parlées dans cette région : le batonu (également appelé baruba, bariba ou barba), langue voltaïque en usage dans la grande majorité des masses, et le boko (appelé aussi zugwenu), langue sud-orientale de la famille mande employée par la classe dirigeante des *wasangari*.

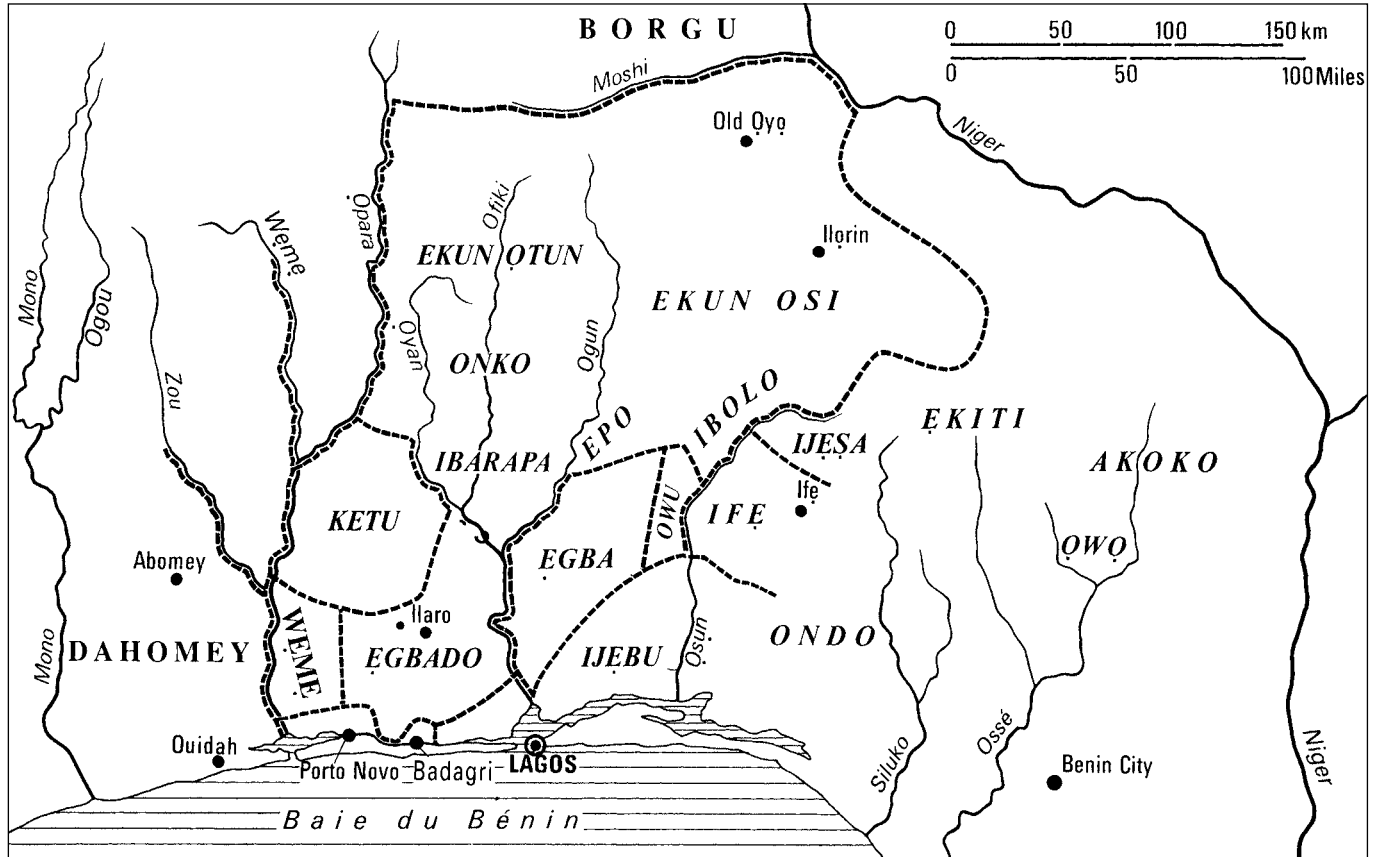
Chacune de ces deux grandes langues a donné plusieurs dialectes distincts. Le boko, par exemple, se divise en quatre dialectes principaux, dont le bokobusa (bisagwe), parlé à Busa et à Wawa; le boko-nikki, à Nikki, Segbana et Kandi, dans l'actuel Bénin et plusieurs chefferies liées à Nikki (Yeshikera, Kaiama, Sandiru, Ileša Bariba, Aliyara et Okuta en territoire nigérian); et le tienga ou kienga, à Illo, à Dekala et dans le nord du district d'Aliyara. L'unité linguistique du Borgu sera réalisée grâce au bilinguisme, qui permet de combler le fossé entre le peuple et les classes dirigeantes traditionnelles. L'unité culturelle, apparente dans l'usage linguistique, est cimentée par les traditions attribuant une origine commune aux différents royaumes et s'accordant à reconnaître en Busa le foyer ancestral de tous les souverains du Borgu.

La quatrième grande aire culturelle de la région qui nous occupe est celle des peuples d'expression edo du royaume du Bénin⁴, à savoir non seulement les Edo de la ville de Bénin et de ses environs, mais aussi des peuples qui leur sont apparentés à la fois par la langue et par l'histoire : les Ishan (Ešan), Ivbiosakan et Akoko Edo au nord, et les Itsekiri, Urhobo et Isoko au sud et au sud-est.

Ces quatre grandes aires culturelles n'étaient pas fermées sur elles-mêmes. De fait, au début du XIX^e siècle, l'interpénétration culturelle ou ethnique avait atteint un point tel que l'on ne discernait plus qu'une civilisation unique, dont les Yoruba, les Aja, les peuples du Borgu et les Edo peuvent être considérés comme des sous-ensembles. Abstraction faite de l'idéologie unitaire, mise en relief par les traditions proclamant une commune origine, qui cherche à établir des liens à tout le moins entre les élites dirigeantes traditionnelles de quatre branches culturelles, d'autres facteurs, culturels — et notamment linguistiques — économiques et politiques, expliquent ces interrelations. Ces liens, mis en évidence par plusieurs études⁵, indiquent

4. R. E. Bradbury, 1957; A. F. C. Ryder, 1969.

5. Les traditions des Kisra relatives à leur origine rattachent les Yoruba au Borgou. Ife est reconnu comme le foyer ancestral de tous les monarques yoruba et béninois, et les Aja situent, eux aussi, leur lointaine origine à Ife. Voir les actes du Colloque international sur l'histoire des peuples



26.2. Le pays yoruba-aja et l'ancien Empire oyo (début du XIX^e siècle).

[Source: J. F. Ade. Ajayi et M. Crowder (dir. publ.), *History of West Africa*, Longman, 1974, p. 131.]

des migrations successives, entraînant des afflux et reflux de populations, qui se poursuivaient encore au XIX^e siècle, avant d'être formellement découvrées par l'établissement d'États coloniaux européens, dont les territoires étaient rigoureusement délimités par des frontières étanches. L'histoire de la région qui s'étend du Mono au Niger doit donc être considérée surtout comme celle de l'interpénétration non seulement des Aja, Yoruba, Bariba et Edo entre eux, mais encore d'un ou plusieurs de ces peuples avec leurs voisins — Nupe, Jukun, Kanuri, Gbari, Hawsa et Fulbe au nord; Ewe, Ga, Adangbe, Krobo et Fanti à l'ouest; enfin, Ijò, Itsekiri, Isoko, Urhobo, Igbo occidentaux, Igala, Igbira et Basa à l'est.

La chute de l'ancien Oyo

Au début du XIX^e siècle, l'État le plus puissant, dominant la plupart des territoires et populations de la région comprise entre le Mono et le Niger, était l'empire d'Oyo (Old Oyo)⁶. Si le noyau de ce fameux État yoruba ne s'étendait guère au-delà des localités situées entre les bassins de l'Oșun et de l'Ogun, le territoire sur lequel il levait tribut et où, à des degrés divers, il exerçait une influence ou un contrôle militaire, politique, économique et culturel perceptible, correspondait approximativement à la moitié occidentale de la région qui nous intéresse.

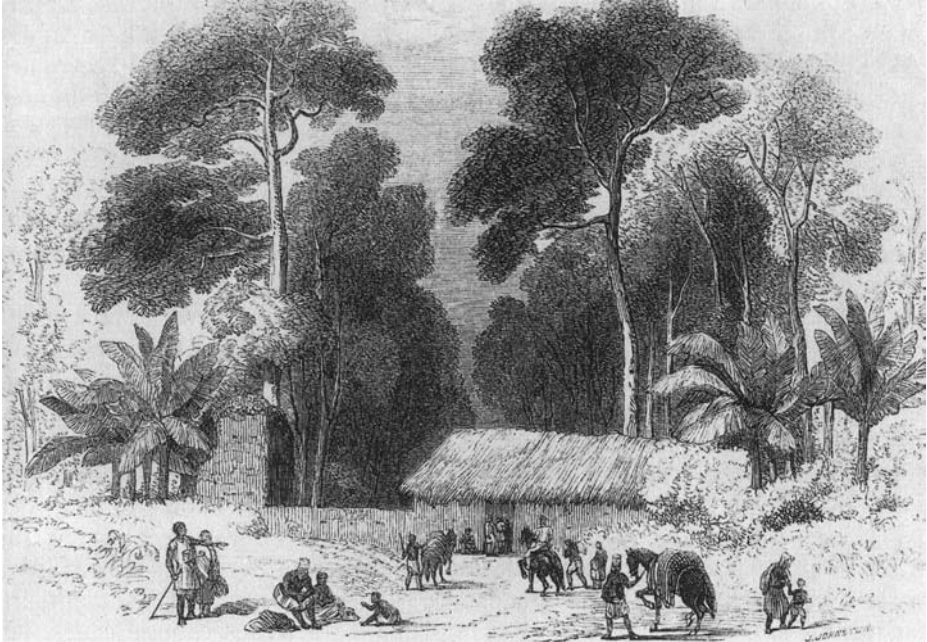
À l'extrême ouest, l'État aja du Dahomey avait été assujéti au tribut en 1748, après une série d'attaques lancées par Oyo à partir de 1740 environ; et il le resta jusqu'au début des années 1820. Porto-Novo avait connu le même sort lorsque Oyo s'en était emparé et en avait fait son port principal pour la traite des esclaves⁷. La route reliant ce port à Oyo traversait les territoires des sous-groupes yoruba, ęgba et ęgbado, où les autorités impériales d'Oyo duraient, pour les contrôler, détacher des fonctionnaires (*ajele*), notamment dans des établissements ęgbado aussi importants stratégiquement qu'Illaro et, plus tard, Ijanna. Sur le plan culturel et économique, les territoires ęgba et ęgbado furent aussi soumis à une intense pénétration de la part d'Oyo: des colonies d'Oyo y seront fondées, et des commerçants de l'empire y exerceront leur activité⁸. Deux autres peuples yoruba importants, qui avaient fondé à l'ouest les royaumes de Ketu et Șabę, avaient préservé leur traditionnelle autonomie politique, mais entretenaient aussi des relations de bonne entente avec Oyo, et bénéficiaient de l'influence protectrice exercée par l'empire sur toute la région. Le Borgu oriental, comme le sud-ouest de Nupe, reconnaissait aussi l'autorité de l'*alafin* [roi et empereur]

ajaewe, tenu sous les auspices de l'UNESCO à Cotonou, en décembre 1977 (F. de Medeiros, 1984), et ceux de la Conférence sur la civilisation yoruba, organisée à l'université d'Ifę en juillet 1976 (I. A. Akinjogbin et G. O. Ekemode [dir. publ.], 1976).

6. R. C. C. Law, 1977a.

7. P. Morton-Williams, 1964.

8. H. Clapperton, 1829; R. Lander, 1830.



26.3. *La porte de la ville yoruba d'Ipara en pays ijebu, vers 1855.*

[Source: Church Mission of Gleaver, 1855, Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

d'Oyo. Dans toutes ces régions, situées dans la zone d'« anomalie climatique » déjà mentionnée, la cavalerie Oyo pouvait se déployer, et les agents de l'empire disposaient, de toute évidence, d'assez grandes facilités d'accès et de communication.

L'autre partie de la région, soit sa moitié orientale, se trouvait dans la zone des forêts tropicales. Outre le reste de l'aire culturelle yoruba — territoire des Ife et des Ijesa au centre, des Ekiti, Ondo, Akoko et Owò à l'est, des Ijebu, Ikafe, Okiti-pupa et Awori au sud —, elle englobait le royaume du Bénin, l'autre grand État africain de la région, qui rivalisait de puissance hégémonique et de splendeur avec l'empire d'Oyo; mais, même là, bien des signes attestent l'existence de liens vitaux avec le royaume d'Oyo. Certains indiquent que celui-ci est intervenu plus ou moins constamment dans l'histoire des Ife, des Ijesa, des Ekiti, des Ondo et Ijebu. Outre les traditions recueillies par Samuel Johnson⁹, il y a l'opinion de S. A. Akintoye, qui estime qu'« à différentes époques et à des degrés divers, les Ekiti, les Ijesa et les Igbomina sont, eux aussi, tombés sous l'influence d'Oyo »¹⁰. Si rien ne permet d'affirmer, comme le fait Peter Morton-Williams, que les

9. S. Johnson, 1921, cité dans J. F. A. Ajayi et M. Crowder, 1974.

10. S. A. Akintoye, 1971, p.29-30.

Èkiti, les Ijeṣa et les Akoko ont pu servir de « réservoirs d'esclaves » à l'empire d'Oyo¹¹, certaines indications prouvent nettement que celui-ci a exercé des pressions militaires sur les Ijeṣa — lesquels résistèrent victorieusement. La fondation d'Èdè par Oyo et celle d'Oṣogbo par les Ijeṣa ont été expliquées par le besoin qu'avaient éprouvé les deux États yoruba de disposer d'avant-postes pour se surveiller mutuellement. Les relations qui s'établirent par la suite entre les deux communautés voisines témoignent du degré d'interpénétration auquel devaient parvenir ces deux cultures yoruba.

Les relations entre les royaumes d'Oyo et du Bénin sont encore plus abondamment attestées¹². Les dynasties régnantes des deux États affirmaient l'une et l'autre non seulement être originaires d'Ifè, mais encore descendre d'un même fondateur: Oranyan. Toutes deux entretenaient donc, avec Ifè, des liens rituels. Ces sentiments fraternels réciproques ont dû être d'autant plus forts que les risques de conflit entre les deux États se trouvaient réduits: la puissance d'Oyo était fondée sur sa cavalerie et plus ou moins limitée aux zones relativement découvertes de l'ouest et du nord-ouest de la région qui nous occupe; tandis que les tactiques militaires du Bénin ne convenaient qu'aux fameuses « forêts ombrophiles » de sa moitié orientale. C'est d'ailleurs en raison de ces différences écologiques que les activités commerciales des deux États étaient, elles aussi, complémentaires.

La principale conclusion à tirer de ces observations est que l'empire d'Oyo fut à ce point au cœur de l'histoire de toute la région qui s'étend du Mono au Niger que sa chute dans la troisième décennie du XIX^e siècle ne pouvait manquer d'entraîner des remous sur le plan social et politique, non seulement en pays yoruba, mais au-delà, au Dahomey, au Borgu et dans la région du royaume du Bénin. Comme le note si pertinemment J. F. A. Ajayi, « la chute de l'empire d'Oyo [...] devait avoir des conséquences importantes pour les peuples de langue aja à l'ouest, comme pour l'empire du Bénin à l'est »¹³. Elle marqua en effet le début, dans la région, d'une période plus ou moins ininterrompue de guerres et d'insécurité généralisée. Ses inévitables effets négatifs sur le commerce européen, le long du littoral atlantique du golfe du Bénin, créèrent localement des conditions propices aux interventions rivales de la Grande-Bretagne, de la France et, plus tard, de l'Allemagne, dans les affaires politiques de la région.

Il est impossible, et sans doute superflu¹⁴, de relater ici en détail la chute de l'empire d'Oyo. Qu'il nous suffise de noter que, comme pour d'autres États établis aussi solidement et d'aussi longue date, ce ne fut pas un effondrement brutal. Les signes du déclin étaient déjà perceptibles au

11. *Ibid.*; P. Morton-Williams, 1964

12. J. F. A. Ajayi et M. Crowder (dir. publ.), 1974, vol. II.

13. *Ibid.*, p. 129.

14. Voir J. F. A. Ajayi, 1974, p. 129-166; R. C. C. Law, 1977; J. F. A. Ajayi et S. A. Akintoye, dans l'ouvrage publié sous la direction de O. Ikime, 1980, p. 280 à 302; I. A. Akinjogbin, 1965.

XVIII^e siècle, et ils ne firent que s'intensifier durant les deux premières décennies du XIX^e siècle.

Aux causes internes, dont la manifestation la plus apparente fut la lutte pour le pouvoir qui opposa plusieurs *alafin* successifs et des chefs de lignée à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, s'ajoutèrent progressivement les effets de facteurs extérieurs: le déclin de la traite des esclaves avec l'outremer et, plus encore, l'extension vers le sud du *djihād* de 'Uḥmān dan Fodio.

Dès le XVIII^e siècle, qui paradoxalement fut aussi l'époque où il connut sa plus grande expansion et se trouva au faite de sa puissance, l'empire d'Oyo avait commencé à donner des signes de vulnérabilité et de désintégration sur le plan militaire et territorial. Après la victoire de la rébellion fomentée par les Eḡba sous la conduite de Liṣabi, leur héros légendaire, aux alentours de 1774, l'armée d'Oyo allait être vaincue par le Borgu en 1783, puis par les Nupe en 1791. La chute de l'empire se produisit vers 1835, au terme d'une période de désorganisation politique totale qui avait vu se succéder une série d'*alafin* éphémères et en grande partie impuissants, dont Aole et Maku, et s'acheva par un interrègne prolongé qui dura près de deux décennies.

La révolte d'Afonja, *are-ona-kakanfo* [commandant en chef] de l'armée impériale, qui, avec l'aide des Yoruba musulmans d'Oyo, tenta de se proclamer souverain indépendant d'Ilorin, précipita la chute du royaume. Comme Afonja ne tarda pas à perdre le contrôle de la *Djamā'a* — l'armée que ses partisans musulmans yoruba avaient formée pour le soutenir —, le Fulbe musulman al-Ṣāliḥ Alimi, prédicateur et mystique itinérant avec lequel Afonja s'était allié pour mener à bien sa révolte contre l'autorité de l'*alafin*, prit la tête de la *Djamā'a*, et finit par l'éliminer. Ce fut 'Abdul-Sa'ām, fils et successeur d'Alimi, qui réalisa l'indépendance d'Ilorin face à Oyo. Après avoir obtenu la bénédiction du califat de Sokoto et être devenu le premier émir, il fit d'Ilorin, « province rebelle d'Oyo, un poste avancé du *djihād* des Fulani »¹⁵.

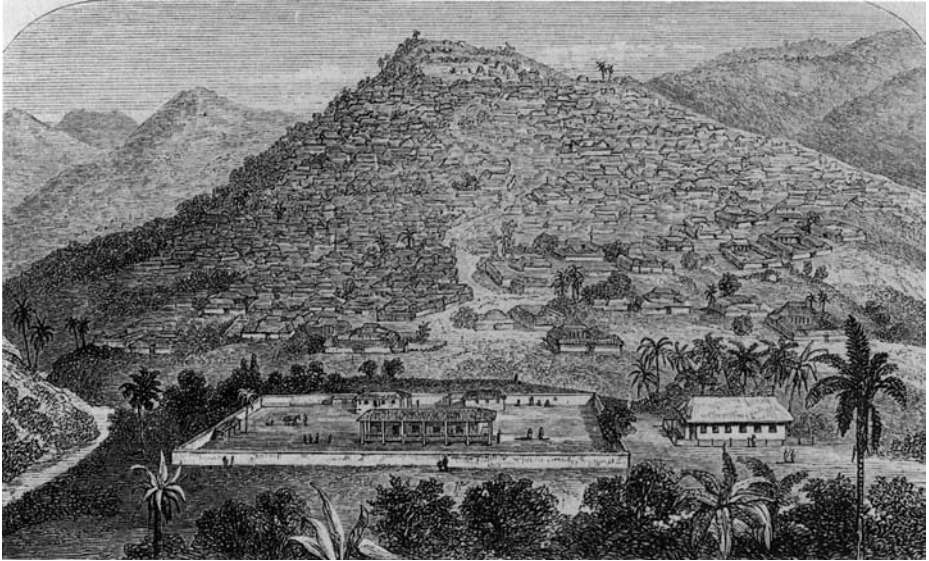
La chute d'Oyo se fit sentir beaucoup plus profondément dans la moitié occidentale de la région, où l'empire avait le plus fortement et le plus directement exercé son influence. En gros, c'est une situation de guerre et, partant, d'insécurité généralisée qui va régner pratiquement jusqu'à la fin du siècle, provoquant à terme la désorganisation du commerce côtier et l'intervention des Européens dans les affaires politiques de l'intérieur. Ici encore, nous abordons un épisode de l'histoire africaine qui a été si bien exploré, et sur lequel on dispose de si nombreuses publications, qu'un simple résumé doit suffire.

Après s'être étendu à Ilorin, à la faveur de la crise que traversait le royaume d'Oyo, le *djihād* d'Uḥmān dan Fodio se répand dans d'autres directions gagnant le Borgu et Ṣabe, État yoruba du Nord-Ouest qui lui est étroitement lié, ainsi que les régions voisines d'expression aja¹⁶. D'après certaines indications, des éléments considérés par les populations locales comme des partisans du *djihād* fulbe font des incursions dans les communautés

15. J. F. A. Ajayi, 1974, p. 144.

16. D. Ross, 1967.

ębado du Nord¹⁷. Fait caractéristique, la menace fulbe pousse les États du Borgu à serrer les rangs face à l'ennemi extérieur commun. Le Borgu et Oyo font alliance dans un effort désespéré mais vain pour affronter les Fulbe: c'est la guerre d'Eleduwe en 1836. La menace d'une poursuite de l'expansion du califat de Sokoto jusqu'au cœur du pays yoruba, au sud d'Ilorin, ne sera enrayée qu'après la défaite décisive qui lui est infligée à Oşogbo en 1840.



26.4. Vue d'Ibadan, en 1854, avec au premier plan les installations de la Church Missionary Society. [Source: A. Hinderer, *Seventeen years in Yorubaland*, 1872, Londres. Illustration: British Library, Londres.]

Toutefois, les guerres les plus dévastatrices ne furent pas ces *djihād*, mais les luttes intestines des Yoruba.

Celles-ci peuvent être décomposées en trois grandes phases: la guerre d'Owu, de 1820 environ à 1825; celle d'Ijaye, de 1860 à; et celle d'Ekitiparapo ou Kiriji, qui dura seize ans, de 1877 à 1893¹⁸. La première fut essentiellement une lutte pour le contrôle du marché d'Apomu entre, d'une part, les Ife alliés aux Ijebu et, d'autre part, les Owu, qui auraient bénéficié du soutien de leurs voisins ęba. La coalition des Ife et des Ijebu avait l'appui de guerriers Oyo qui faisaient partie de l'importante population de réfugiés installés au sud, à la suite des troubles survenus à Oyo.

La guerre d'Owu aboutit à la destruction de ce royaume et au déplacement vers l'ouest de la totalité des communautés ęba établies de tout temps dans la forêt. La fondation d'Ibadan, place militaire tenue par les vainqueurs, à Owu vers 1829, et celle d'Abęokuta, camp de réfugiés ęba, vers 1830, ont

17. A. I. Asiwaju, 1976.

18. J. F. A. Ajayi et R. S. Smith, 1964; S. A. Akintoye, 1971; B. Awe, 1964.

été décrites comme des conséquences de cette guerre. C'est aussi vers cette époque que se situent la fondation d'Ijaye, sous le règne de Kurumi, et la reconstitution de l'empire d'Oyo, avec une nouvelle capitale à Ago-Oja (sur l'emplacement de l'actuelle Oyo, à quelque 50 km au nord d'Ibadan), par l'*alafin* Atiba. Ces agglomérations devaient rapidement devenir de nouvelles puissances en pays yoruba, rivalisant pour obtenir la suprématie politique et occuper la place laissée en quelque sorte vacante par la disparition de l'ancienne Oyo. La guerre d'Ijaye, qui opposa principalement Ijaye et son alliée Abeokuta à Ibadan, doit être interprétée comme un épisode majeur de cette lutte pour l'hégémonie. Si la destruction d'Ijaye, en 1862, en fut le point culminant, les hostilités ne cessèrent vraiment qu'après les derniers combats d'Ikorodu en 1865¹⁹. Comme son nom l'indique, Ekitiparapo était une coalition rassemblant, contre Ibadan, les Ekiti, les Ijesa et les Igbomina qu'Ibadan avait conquis et rattachés à son empire naissant, après avoir triomphé d'Ijaye²⁰.

L'apparition du Dahomey [Danxome] comme royaume indépendant, aux alentours de 1820, et ses fréquentes incursions en pays yoruba, tout au long du XIX^e siècle jusqu'à la conquête française en 1892, sont aussi des conséquences directes de la disparition de l'ancien empire d'Oyo²¹. Étendant son autorité du Weme à l'est au Cufo à l'ouest, et de l'océan Atlantique au 7^e degré de latitude nord, le royaume du Dahomey représentait approximativement, vers 1800, le tiers sud du territoire de l'actuel Bénin.

Tous les monarques dahoméens depuis Kpengla (1774-1789) avaient cherché à se soustraire à la tutelle d'Oyo; mais le royaume ne se libéra du joug impérial que dans les premières années du règne de Ghezo (1818-1858). En dépit de troubles occasionnels et d'épisodes violents à la cour d'Agbome — tels l'assassinat du roi Agonglo (fils et successeur de Kpengla) en 1797, et la déposition d'Adandozan (qui régna de 1797 à 1818) en faveur de Ghezo (son frère cadet) —, le Dahomey se distingua de l'empire d'Oyo, aux XVIII^e et XIX^e siècles, par la durée remarquable des règnes de ses souverains.

Cette stabilité politique était renforcée par le bon fonctionnement de l'administration très centralisée qui a fait la renommée du royaume. Le mouvement abolitionniste porta un coup à l'économie du pays, fondée presque exclusivement sur la traite des esclaves. Ghezo n'en continua pas moins à satisfaire à la demande des négriers portugais, tout en profitant de la possibilité d'exporter de l'huile de palme, destinée à remplacer à terme les esclaves²². Ces signes de relative prospérité politique et économique au Dahomey devinrent perceptibles au moment même où les symptômes d'un déclin avancé d'Oyo apparaissaient de plus en plus manifestes. Ce fut la

19. J. F. A. Ajayi et R. S. Smith, 1964, p. 120.

20. B. Awe, 1964.

21. D. Ross, 1967; K. Folayan, 1967; S. O. Biobaku, 1957.

22. Pour une étude de la politique économique du royaume indépendant du Dahomey, voir E. Soumon, 1983.

conjugaison de ces facteurs qui encouragea Ghezo à proclamer unilatéralement l'indépendance du Dahomey au début des années 1820.

Suivant la version généralement admise, Oyo aurait riposté en envoyant un corps expéditionnaire dirigé par un certain Balogun Ajanaku, mais cette armée aurait été mise en déroute par le Dahomey. En vérité, il semble évident que, à cette époque, Oyo n'était guère en position d'envoyer une armée digne de ce nom mater une rébellion dans une contrée aussi éloignée que le Dahomey. Et, en effet, les recherches effectuées sur ce sujet indiquent que, en fait d'armée impériale officielle, les troupes lancées contre le Dahomey sous la conduite d'Ajanaku, au début des années 1820, étaient plus probablement une expédition conjointe de Şabe et Ketu²³. Elles se composaient de guerriers yoruba et mahi, et Ajanaku, quoique souvent décrit comme un *balogun* [chef militaire] d'Oyo, était, si l'on en croit les traditions locales, plus dignes de foi, des Fon, originaire de Şabe. Cette opération militaire s'inscrivait dans le cadre familial des alliances que les Yoruba et les communautés apparentées qui avaient auparavant bénéficié de la protection d'Oyo contre le Dahomey formaient pour se défendre et lancer des attaques préventives contre l'ennemi commun, une fois l'empire disparu²⁴. En tout état de cause, les troupes d'Ajanaku devaient être défaites, et lui-même capturé et exécuté par Ghezo.

C'est alors que le Dahomey va se lancer dans une série d'invasions systématiques du pays yoruba. Dictées par des considérations de sécurité autant que par l'insatiable demande d'esclaves — pour l'exportation, les cultures de rapport ou l'agriculture de subsistance, aussi bien que pour les sacrifices humains qui accompagnaient les fameux rites annuels —, ces invasions ne se limiteront pas à toute la partie du territoire yoruba, située à l'ouest de l'Ogun, mais s'étendront aux communautés et États aja et mahi, situés à l'est du Weme, y compris Porto-Novo²⁵.

Alors que, dans la décennie précédente, ce sont les Mahi établis dans le Sud-Est, juste au nord d'Agbome (Abomey) et de Porto-Novo, qui ont été envahis, à partir de 1830, les campagnes dahoméennes se concentrent sur des cités egbado comme Ijanna et Refurefu, rasées respectivement en 1831 et en 1836. Ijanna, on l'a vu, avait été le lieu de résidence du représentant impérial d'Oyo, et le principal centre de collecte et d'acheminement des tributs levés sur les Egbado et les territoires voisins. Dans les années 1840, puis à nouveau dans les années 1880, Okeḡdan et Şabe seront à leur tour dévastées. De même, le royaume de Ketu, harcelé à partir de la fin des années 1870, sera finalement anéanti en 1886, quatre ans après l'incendie d'Imeḡo, l'autre grande cité du royaume.

Dans les années 1850 et 1860, les attaques se portent essentiellement sur le nouvel État egba-yoruba d'Abḡokuta, dont Agbome juge l'essor dange-

23. D. Ross, 1967, p.37-40.

24. Au XIX^e siècle, des alliances de ce type avaient été notamment conclues entre les Ketu et les Ohoi, et entre les Okeḡdan et les Ipokia. Voir A. I. Asiwaju, 1976.

25. A. I. Asiwaju, 1979; T. Moulero, 1966.

reux pour l'indépendance du Dahomey. Le danger devient réel lorsque les Ègba s'engagent dans des campagnes militaires et étendent leur influence politique dans les régions mêmes de l'ouest du pays yoruba, où le Dahomey fait aussi des incursions. L'affrontement dans la ville awori de Ado-Odo, en 1844, et la défaite finale du Dahomey, sèmeront les germes des rancœurs ultérieures. Si les deux offensives que le Dahomey lance directement contre Abèokuta, en 1851 et en 1864, se soldent par des échecs retentissants, l'expédition punitive menée contre les Ègbado, alliés des Ègba, aboutit, en 1862, à la destruction d'Ìṣaga et à la dévastation de la région environnante. Les incursions dahoméennes dans les territoires yoruba du cours supérieur de l'Ogun se poursuivront dans les années 1880 et au début des années 1890, et ne cesseront véritablement qu'après la défaite infligée au royaume fon par les Français en 1892.

Pas plus que les autres guerres de la même époque, celles qu'a menées le Dahomey n'étaient pas nécessairement des conflits entre des ethnies différentes. En témoignent non seulement l'invasion des communautés aja de la vallée du Wèṃe, mais aussi les campagnes meurtrières lancées contre Porto-Novo à la fin des années 1880 et au début des années 1890, après la rupture d'un accord qui, conclu peu après les attaques des années 1820, avait garanti, pendant des décennies, des relations pacifiques entre les deux États aja et leurs satellites.

Les guerres qui, au XIX^e siècle, ravagèrent la moitié occidentale de la région Mono-Niger auront entraîné des déplacements de populations et des bouleversements démographiques d'une portée considérable. En premier lieu, les Yoruba et les populations aja qui leur étaient apparentées furent massivement réduits en esclavage et déportés vers le Nouveau Monde, mais aussi vers la Sierra Leone toute proche. Au sein même des communautés d'Afrique occidentale touchées, des migrations massives de populations provoquèrent des changements sociopolitiques révolutionnaires²⁶. En territoire yoruba, ces guerres devaient aboutir à la destruction d'un grand nombre d'établissements antérieurs au XIX^e siècle, à la fondation de toute une série de nouvelles cités et à un développement considérable de celles qui existaient déjà. Dans la région d'Old Oyo, où le dépeuplement fut particulièrement impressionnant, des villes établies de longue date, comme l'ancienne capitale Oyo elle-même, Igboho, Ikoyi, Igbon, Irèsa et Oje, furent détruites. Au-delà, le même sort frappa d'autres cités yoruba, comme Ṣabè, Ketu, Owu, et un grand nombre d'établissements ègba et des communautés reṃo apparentées.

Ainsi s'expliquent ces « villes en ruine » remarquées en pays yoruba par les voyageurs au XIX^e siècle. L'exode général vers le sud des populations fuyant les régions troublées du Nord entraîna la création de nombreux établissements, notamment Ibadan, Abèokuta, Ṣagamu, Okeṣodan et Aiyede. Le littoral et son arrière-pays immédiat, dans l'ensemble peu peuplés vers 1800, devinrent la fourmilière de la région à la fin du siècle.

26. P. Verger, 1955, p. 3-11; C. Fyfe, 1962, p. 292-293.

Dans l'aire linguistique aja, les migrations s'effectuèrent en gros du sud vers l'est. Au XIX^e siècle, les réfugiés aja fuyant la vallée du Wemè et la région de Porto-Novo vont grossir les rangs des communautés apparentées, établies au XVIII^e siècle sur les territoires voisins des États de Lagos et d'Ogun de l'actuel Nigéria, après la conquête par le Dahomey des États aja côtiers d'Allada et de Ouidah, respectivement en 1724 et 1727²⁷. Cette extension vers l'est de l'aire culturelle aja, due aux guerres du XIX^e siècle, contribuera largement au brassage ethnique de la région.

Dans l'ensemble, les guerres et leurs répercussions sociales ont abouti à l'avènement d'une société nouvelle, qui à son tour exigea l'élaboration de nouvelles méthodes et de nouveaux styles de gouvernement. C'est ainsi que les guerriers devinrent la classe dominante, évinçant l'ancienne classe monarchique, tout particulièrement dans l'aire yoruba, où, partout, les *oba* perdirent leur pouvoir au profit des *balogun*, ou chefs militaires. Les tentatives d'instauration d'une dictature militaire à Ijaiye sous Kurumi, d'une fédération à Abeokuta sous Šodeke et d'une monarchie constitutionnelle à Èpe sous Kosokò illustrent bien les efforts faits au XIX^e siècle, en pays yoruba, pour forger des constitutions nouvelles, mieux adaptées à l'administration politique de la société nouvelle née des guerres²⁸. L'adoption ultérieure, au XX^e siècle, du titre et des fonctions de l'*oba*, sur le modèle yoruba, par certaines communautés aja de la région du Nigéria, est un bon exemple de la continuité de ce processus d'adaptation culturelle²⁹.

Le déclin du royaume du Bénin

La puissance exceptionnelle de sa monarchie et la solidité de ses institutions centralisées évitèrent au Bénin de connaître, comme l'Oyo, un véritable effondrement avant l'ère de la conquête européenne — ce qui, toutefois, ne signifie pas qu'il ait échappé aux influences destructrices du XIX^e siècle³⁰.

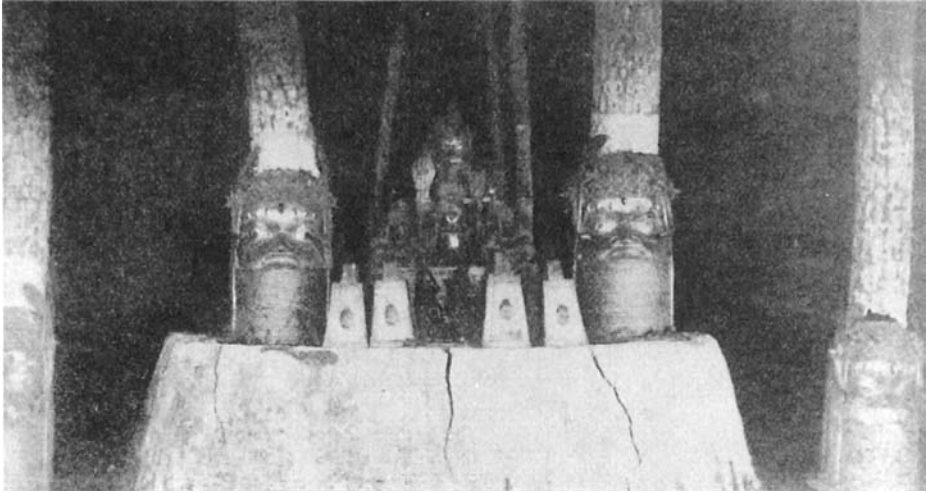
Aux environs de 1800, le royaume du Bénin s'étendait sur un territoire représentant à peu près la moitié orientale de la région comprise entre le Mono et le Niger, à l'est d'une ligne nord-sud allant d'Otun, en pays ekiti, à la côte. Ce territoire englobait les États yoruba orientaux d'Ekiti, d'Ondo et d'Owo, les communautés des Igbo occidentaux, à l'ouest du delta du Niger, et les territoires des Urhobo, des Itsekiri et des Ijo au sud. Si les Edo de la ville de Bénin et des alentours formaient le cœur du royaume, les autres peuples de ce groupe linguistique — tels que les Esan et les Edo septentrionaux au nord-est ou les Urhobo et les Isoko au sud-est — pouvaient être considérés comme constituant les marches du royaume, à la lisière du territoire soumis à son autorité. Au-delà, l'influence du Bénin, sinon sa suzeraineté, était recon-

27. A. I. Asiwaju, 1979.

28. G. O. Oguntomisin, 1979; J. A. Atanda, 1984.

29. A. I. Asiwaju, 1979, p. 22-23.

30. R. E. Bradbury, dans D. Forde (dir. publ.), 1967; O. Ikime, 1980.



26.5. Autel sacré dans l'enceinte royale, Bénin.

[Source: H. Ling Roth, *Great Benin, its custom, art and horrors*, 1903 (illustration originale publiée dans *Globus*, vol. 1, p.XXII, 27 novembre 1897), Kings and Sons, Halifax. Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

nue tout le long de la côte Atlantique jusqu'à Lagos à l'ouest, et même encore plus loin. Comme dans le cas des Itsekiri, il était très généralement admis que les dynasties du Bénin étaient liées aux élites dirigeantes de la plupart des chefferies des Awori-Yoruba et des Anago, qui leur étaient apparentés, dont les titres et les cérémonials de cour (comme ceux d'Ekiti, d'Ọwọ et d'Ondo) portent encore clairement, d'ailleurs, la marque de l'influence béninoise³¹.

Le Bénin des XVIII^e et XIX^e siècles est généralement dépeint comme un royaume inexorablement en déclin. S'il est vrai, comme des recherches récentes l'ont montré, que ce déclin, loin d'être continu, fut souvent entrecoupé de phases de renaissance et d'expansion territoriale, il ne semble cependant guère douteux que les trois ou quatre décennies qui précédèrent la perte de son indépendance aient été pour le royaume du Bénin, attaqué de trois côtés, une époque de repli radical.

Le *djihād* fulbe, qui avait eu raison de l'empire d'Ọyo, gagna aussi le nord et le nord-est du royaume du Bénin. Tandis que les Fulbe, établis en territoire nupe, contraignaient certains groupes edo du Nord, comme les Esan et les Ivbiosakon à payer tribut à l'émir de Bida et à s'ouvrir à l'islamisation, la *Djamā'a* d'Iłorin faisait des incursions dans les États ekiti du Nord. À la menace fulbe s'ajoutait l'expansion vers l'est d'Ibadan, qui se lançait à nouveau à la conquête des domaines du Bénin situés dans l'est du pays yoruba. L'impuissance du Bénin à se porter au secours de ses États vassaux

31. A. I. Asiwaju, 1976, p. 18-19.

ainsi harcelés prouvait assez que le prestigieux État de la forêt d'Afrique occidentale traversait une sombre période.

Dernière menace, la pénétration européenne s'effectuait à la fois par Lagos, le plus important centre de la côte situé dans la zone d'influence du Bénin, et par le Niger au sud-est. Le royaume du Bénin en ressentit les premiers effets, lorsque les privilèges dont il jouissait dans le commerce côtier, notamment le contrôle du trafic sur le Bénin à l'ouest du delta du Niger, commencèrent à être menacés par les commerçants européens, pour la plupart britanniques, et leurs intermédiaires africains, itsekiri et ijo en particulier. L'éclipse de son port fluvial d'Ughoton (Gwato) fut, pour le Bénin, la preuve douloureuse que l'époque de son quasi-monopole sur le commerce côtier était révolue.

Chez les Itsekiri, ce commerce nourrit la volonté d'autonomie politique. Outre la guerre qu'elle entraîna finalement entre l'*olu* de Warri et l'*oba* du Bénin, cette richesse nouvelle alimenta des conflits politiques au sein même du royaume de Warri. C'est ainsi que les rivalités et hostilités entre clans, et les querelles de succession provoquant des migrations et la création de centres du pouvoir indépendants et rivaux, se multiplièrent au point que, jusqu'à la fin du siècle, il fut impossible de trouver un successeur acceptable pour tous au trône de l'*olu* de Warri, après la mort, en 1848, d'Akengbuwa, qui l'occupait depuis 1809. Comme le royaume d'Itsekiri, Agbor, vassal du Bénin dont la monarchie était organisée sur le modèle béninois, allait devenir progressivement un État autonome, en grande partie à la faveur du nouveau commerce côtier. C'est notamment dans la ferme intention de restaurer un peu de la puissance de son royaume qu'Ovonramwen, le dernier *oba* du Bénin indépendant, lança une expédition contre Agbor en vue d'y rétablir son autorité, mais trop tard : en 1897, les troupes béninoises prenaient à peine position à Obadan que parvenait la nouvelle que le corps expéditionnaire britannique, envoyé contre le Bénin lui-même, était aux portes de la capitale³².

Tandis que le royaume subissait ces assauts de l'extérieur, le calme était loin de régner dans la capitale. Les querelles de succession déstabilisaient considérablement la monarchie. Si, à la mort de l'*oba* Osemwede en 1851, Adolo lui succéda, ce ne fut qu'à l'issue d'une violente crise de succession. La multiplication des sacrifices humains à Bénin, la capitale, à partir de la fin des années 1880, a pu être interprétée comme un signe du désespoir des dirigeants, qui auraient cherché, par ces pratiques rituelles, à conjurer l'effondrement politique imminent. La légitimité de l'*oba* Ovonranwen semble avoir été ouvertement contestée par Orokhoro, son propre frère, et certains chefs de haut rang, comme Eriko, Oburaye et Osia. Déterminé à consolider sa position personnelle et à régénérer son royaume, l'*oba* dut faire exécuter ces dignitaires. Pour bien mesurer le sentiment anti-européen qui régnait au Bénin dans les années 1890, à la veille de la conquête britannique, il faut l'envisager dans la perspective de cette situation intérieure désespérée.

32. O. Ikime, 1980.



26.6. *Vue de la ville de Benin, à l'époque de l'invasion britannique, 1897.*

[Source: H. Ling Roth, *Great Benin, its custom, art and horrors*, 1903 (illustration originale publiée dans *Globus*, vol. 1, p.XXII, 27 novembre 1897), Kings and Sons, Halifax. Illustration reproduite avec l'autorisation du Conseil d'administration de la bibliothèque de l'Université de Cambridge.]

L'essor des intérêts européens

Pour analyser l'expansion des intérêts européens dans la région de l'Afrique occidentale qui nous occupe, il est bon de distinguer deux phases: une époque de libres initiatives jusqu'en 1861, date de l'annexion de Lagos à la Couronne britannique, suivie d'une période de rivalités entre la France, la Grande-Bretagne et, à partir des années 1880, l'Allemagne, qui ne devait s'achever qu'en 1889, avec le partage de la région entre la Grande-Bretagne et la France. Ce qui mérite toutefois d'être souligné, c'est que, à tout moment, la configuration des activités des Européens dans la région était fonction des exigences des métropoles européennes autant que des possibilités locales.

Dans la première phase, les commerçants, explorateurs, ou voyageurs européens, et les missionnaires chrétiens, opéraient en Afrique sans que leur nationalité entre en ligne de compte. Le célèbre explorateur allemand Heinrich Barth pouvait ainsi participer à une « expédition officielle britannique », cependant qu'un explorateur britannique de la stature de H. M. Stanley, qui se rendit célèbre au Congo, était au service du roi Léopold de Belgique.

Les grandes missions chrétiennes comme la Church Missionary Society (CMS), anglicane, et la Société des missions africaines (SMA), catholique, et dont le siège était à Lyon, recrutaient des prêtres européens de nationalités

diverses. Le père Boghero, qui, à la tête de la SMA, s'efforça, au XIX^e siècle, de réintroduire la religion catholique en Afrique occidentale, était italien. Les pères de la SMA, qui accomplirent une œuvre de pionniers dans la plus grande partie de la région devenue aujourd'hui le Nigéria, étaient français, et ce sont des missionnaires britanniques comme le méthodiste Thomas Birch Freeman ou l'anglican Samuel Ajayi Crowther qui implantèrent les premières missions chrétiennes sur le territoire qui allait devenir le Dahomey français (l'actuel Bénin)³³. Les commerçants britanniques, français, allemands et portugais s'établissaient côte à côte, et, comme en témoigne le cas de Badagri, les grands ports de la côte du golfe du Bénin abritaient des quartiers résidentiels pour les Européens de diverses nationalités.

Les négociants se déplaçaient d'un port à l'autre, en quête des conditions les plus avantageuses, et en fonction de la fortune changeante des ports et des États, dont l'économie en vint à dépendre de plus en plus de ce commerce.

À cette mobilité dans la composition et les activités des différentes catégories d'Européens, répondait une non moins grande mobilité de la situation locale, qui, on l'a vu, se caractérisait plus par un réseau de relations et une interpénétration historiques et culturelles que par des différenciations rigides. C'est en grande partie le mouvement abolitionniste qui est à l'origine des déplacements et des expéditions des commerçants, voyageurs et missionnaires, car il avait compris que le trafic des esclaves ne pourrait être efficacement jugulé qu'à sa source d'approvisionnement, dans l'intérieur. L'exploration de l'Afrique par les Européens, illustrée dans la région qui nous intéresse par Mungo Park, Hugh Clapperton et les frères Lander, visait à recueillir aussi bien des données scientifiques que des renseignements d'ordre politico-stratégique, à l'usage principalement du mouvement abolitionniste; et c'est aussi pour cela que des missionnaires suivaient ou accompagnaient généralement les explorateurs. Bien entendu, ce nouveau courant faisait aussi une place aux intérêts des commerçants européens, désireux d'avoir directement accès aux marchés de l'intérieur plutôt que de continuer à traiter avec les intermédiaires de la côte.

Dans toutes ces activités, les Européens devaient compter avec la situation locale. Explorateurs, missionnaires et commerçants étaient contraints d'utiliser les moyens de transport et les systèmes de communication existants, et de prendre en considération la structure des interactions géographiques et ethnographiques. Mungo Park trouva la mort sur le Niger, à bord d'une pirogue — mode de transport traditionnel séculaire —, non loin de Busa, au Borgu. Pour leurs célèbres expéditions à la recherche de la source du Niger, Hugh Clapperton et les frères Lander empruntèrent une piste ancienne qui reliait différents sous-groupes yoruba à leurs voisins de langue aja, et le pays yoruba au Borgu, au pays hawsa, au Borno, et se poursuivait au-delà. Les missionnaires chrétiens ne purent traverser les vastes étendues yoruba du nord au sud et d'est en ouest, et se déplacer entre le pays yoruba et le Daho-

33. A. O. Makozi et G. J. A. Ojo, 1982; E. G. Parrinder, 1967.

mey, que parce que les routes nécessaires pour relier ces territoires existaient déjà.

Du fait de cet entremêlement des territoires et des populations, ce qui se passait dans un secteur ne manquait jamais d'avoir des répercussions et des conséquences dans d'autres. Les abolitionnistes européens s'aperçurent ainsi que, pour mettre un terme au trafic des esclaves et aux guerres dans l'intérieur, il leur fallait compter non seulement avec les dirigeants de la côte, mais encore avec les différents souverains de l'intérieur. Dans la première moitié du siècle, les missions organisées par les abolitionnistes britanniques ou français, à partir des différents points de la côte de la basse Guinée, durent fréquemment se rendre à Agbome, auprès des rois du Dahomey. Pour jouer le rôle de médiateurs dans les guerres entre le Dahomey et les Yoruba, ils durent mettre sur pied des visites à Abèokuta et à Agbome. De même, les Britanniques qui s'efforcèrent, au XIX^e siècle, de pacifier les Yoruba durent pratiquement sillonner l'aire culturelle tout entière.

Malheureusement, l'attitude européenne fut un facteur de division, car elle tendit à se traduire par une différenciation au niveau des structures politiques. Le phénomène était perceptible dès la fin des années 1840 et le début des années 1850. La nomination en 1849 de John Beecroft au poste de consul britannique des golfes du Bénin et de Bonny (anciennement Biafra) marqua le commencement d'une ère nouvelle. La Grande-Bretagne se mit à protéger exclusivement ses intérêts propres face à ceux des autres pays d'Europe, et à les défendre au détriment de ceux des Africains locaux. Nous avons déjà signalé la pénétration britannique dans la zone du Bénin à partir du delta du Niger, et le coup qu'elle avait porté à son commerce dans l'arrière-pays, au point de provoquer l'abandon d'Ughoton, le port traditionnel du royaume. Plus à l'ouest, les desseins politiques de la Grande-Bretagne commencèrent à se préciser lorsqu'en 1851 l'escadre anti-esclavagiste britannique bombardait Lagos.

Le véritable tournant, toutefois, sera pris avec l'annexion officielle de Lagos à la Couronne britannique, en 1861, et l'attaque de Porto-Novo par la flotte anglaise un peu plus tard, dans la même année³⁴. Ces deux opérations britanniques émurent naturellement les Français, qui avaient des intérêts commerciaux considérables à Ouidah et à Porto-Novo. En 1863, à la demande des autorités de Porto-Novo elles-mêmes, ils déclarent cet État aja de la côte protectorat français, en vue d'enrayer toute nouvelle expansion britannique vers l'ouest, sur la côte. Les Britanniques, comme les Français, ne tardent pas à se rendre à l'évidence : c'est le commerce avec l'arrière-pays yoruba et aja, qu'ils se partagent, qui fait l'intérêt véritable de Lagos et de Porto-Novo. Cette intervention de la Grande-Bretagne et de la France, respectivement, dans les affaires commerciales et politiques de ces deux ports, déclenche entre les deux puissances une phase de concurrence spectaculaire, dont l'enjeu est le contrôle du pays yoruba et, en particulier, de ses parties occidentales, ainsi que des communautés voisines, d'expres-

34. C. W. Newbury, 1961 ; A. I. Asiwaju, 1976.

sion aja. L'ouest du pays yoruba devient alors le principal théâtre de cette rivalité anglo-française, du fait de la réaction favorable des populations autochtones qui voient dans l'intervention des Européens la solution au problème que posent les continuelles invasions de leur territoire par leurs voisins plus puissants.

C'est pourquoi, dès les années 1860, alors que les gouvernements français et britannique sont tous deux hostiles, dans l'ensemble, à une politique de colonisation et d'expansion en Afrique, les données particulières de la situation locale ont déjà entraîné les deux nations les plus actives d'Europe dans une lutte pour la possession de territoires dans cette partie du continent. Par la convention franco-anglaise d'août 1863, les deux puissances s'entendent sur la partition de ce secteur, de part et d'autre de la rivière Yewa, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest du futur tracé frontalier de 1889. Les déclarations par lesquelles la France et la Grande-Bretagne instituent des protectorats dans cette région, entre 1862 et 1863, ne seront jamais officiellement ratifiées, et devront être considérées comme nulles dans les années 1870. La lutte reprendra, toutefois, dans la décennie suivante, ranimée d'une part, par l'entrée de l'Allemagne dans la course et, d'autre part, par de nouvelles invasions dahoméennes, qui inciteront les dirigeants de Porto-Novo et des États de la zone occidentale du pays yoruba à rechercher la protection des Français ou des Britanniques. La conquête française du Dahomey en 1892, le partage du Borgu entre l'Angleterre et la France en 1895, l'extension de l'autorité britannique au reste du pays yoruba et la conquête anglaise du Bénin en 1897 ne peuvent apparaître que comme la conclusion logique de cette rivalité qui avait opposé les deux puissances dans les années 1860, par suite du découpage préexistant de l'arrière-pays des ports dont elles cherchaient à s'assurer la maîtrise sur la côte.

Changement socio-économique et adaptation des institutions

En dépit de leur caractère spectaculaire, les guerres du XIX^e siècle et l'intervention des Européens dans les affaires politiques de la région Mono-Niger qui en découla ne doivent pas faire oublier les changements internes beaucoup plus profonds, quoique moins frappants, que connaissaient, dans le même temps, les sociétés de cette région. Nous avons déjà évoqué les effets des mouvements massifs de populations, tant à l'intérieur de ce secteur qu'au-delà. Ces migrations forcées ont accentué l'interpénétration et le brassage des différents groupes et sous-groupes ethniques, et entraîné l'essor de nouveaux établissements au sein de la région, en même temps qu'un afflux d'esclaves et, partant, un accroissement de la population d'origine africaine dans le Nouveau Monde, en particulier dans l'État de Bahia au Brésil. Cet apport massif d'esclaves originaires de la zone Mono-Niger sur le continent américain allait jouer un rôle important dans la modernisation

de cette région, avec le retour des « Saros » et des « Amaros » (Brésiliens), et l'arrivée des missionnaires chrétiens.

Il y a eu, on l'a vu, un fort courant migratoire d'ouest en est de peuples d'expression aja, en particulier, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, lorsque le Dahomey envahit à nouveau les États et les communautés gun et yoruba situés à l'est de la vallée du Wẹmẹ. Ces mouvements entraînèrent non seulement le développement, à l'est, d'établissements aja déjà existants, comme Badagri, Ajido et Koga, mais aussi la création de nombreuses cités nouvelles dans l'ouest et le sud-ouest du territoire actuel des États de Lagos et d'Ogun, au Nigéria³⁵.

Un processus de colonisation identique pouvait être observé plus à l'est. En pays yoruba, par exemple, il se produisit une interpénétration et un brassage remarquables des différents sous-groupes ethniques. Dans cette zone, le phénomène le plus frappant est la diaspora Oyo, amorcée dans les deux premières décennies du siècle, lorsque la capitale de l'ancien empire devint le jouet d'une instabilité incontrôlable. Dès 1830, Ibadan, Ijaye et l'actuelle ville d'Oyo, au nord d'Ibadan, étaient les principaux foyers d'immigration oyo. Toutefois, c'est avec l'expansion impérialiste d'Ibadan, dans les décennies 1840 à 1860 que la diaspora oyo devait prendre toute son ampleur. Plusieurs communautés oyo venues du nord-ouest s'établirent ainsi chez les Igbomina, Ijeṣa, Èkiti, Akoko, Ondo, Ikaḷe et Ilaje de l'est et du sud-est du pays yoruba³⁶. À l'inverse, certains groupes yoruba orientaux, comme les Èkiti et les Ijeṣa, amenés en captivité ou venus de leur propre gré, se fixèrent à Ibadan et dans plusieurs autres établissements situés à l'ouest et au sud, sur les territoires des Oṣun, des Ijebu et des Ègba. Au Borgu, le *djihād* fulbe du XIX^e siècle déclencha un mouvement de population orienté vers le sud, en direction de l'aire culturelle yoruba, comparable à celui qui s'était produit au XVI^e siècle, sous la pression des Mande venus du nord, après la chute de l'Empire songhay³⁷. Les migrations du XIX^e siècle sont venues renforcer le réseau préexistant de relations d'interpénétration entre le Borgu et certaines communautés yoruba du Nord-Ouest comme les Oyo, les Ṣabe et les Ketu.

Ce brassage de groupes et sous-groupes ethniques a entraîné des échanges considérables d'idées et de matériaux culturels. C'est, on l'a vu, aux migrations du XIX^e siècle ou des siècles précédents qui furent la cause de l'expansion des Aja dans l'aire culturelle yoruba, qu'il faut faire remonter l'évolution qui, au XX^e siècle, a conduit les Aja, établis sur le territoire de l'actuel district de Badagri dans l'État de Lagos au Nigéria, à adopter l'institution monarchique yoruba de l'*oba*. De même, il faut reconnaître dans les influences culturelles oyo, relevées dans la partie orientale du pays yoruba — culte de Ṣango (Shango), diffusion du métier à tisser masculin et du tambour à bandoulière —, non tant une preuve de l'hégémonie exercée par

35. A. I. Asiwaju, 1979.

36. S. A. Akintoye, 1971, p. 213 et suivantes.

37. T. Moulero, 1964; A. I. Asiwaju, 1973.

l'Oyo avant 1800 qu'une conséquence de la diaspora de cette ethnie au XIX^e siècle, après la chute de l'empire³⁸.

L'influence analogue exercée par le Bénin, notamment sur les cérémoniaux de cour, les insignes de la royauté et les titres des chefferies des Owo, Ekiti, Akoko, Ondo, Ijesa — de même que chez les Awori établis de part et d'autre de l'actuelle frontière entre le Nigéria et le Bénin —, montre l'ampleur des phénomènes d'interpénétration des groupes et, en conséquence, d'adaptation des institutions qui en sont résultés. La dimension démographique de cette influence culturelle du Bénin sur les Yoruba se retrouve facilement dans certaines traditions qui font état d'établissements béninois dans les zones yoruba en question. L'influence sociopolitique du Bénin sur les autres ethnies de langue edo, ainsi que sur les Itsekiri, les Urhobo et les Isoko de l'Est et du Nord, a été étudiée beaucoup plus méthodiquement³⁹.

Par-dessus tout, le XIX^e siècle aura été marqué par la fondation d'établissements de type moderne, retirant de grands avantages de leur situation sur la côte ou à proximité — témoin, par exemple, le prestige accru de Warri vis-à-vis du Bénin, de Lagos vis-à-vis du reste du pays yoruba, des ports de Porto-Novo, Ouidah, et surtout, d'une manière particulièrement spectaculaire, Cotonou sur la côte aja. Il aura aussi annoncé la société nouvelle de l'ère coloniale et postcoloniale, par une association plus étroite, sinon une intégration, avec l'économie et la culture européennes.

Ces changements résultaient de la conjugaison de plusieurs facteurs : les guerres du XIX^e siècle qui, en pays yoruba par exemple, avaient fait des zones côtières des foyers d'immigration relativement sûrs et attractifs pour les populations de l'intérieur, où se concentrait l'essentiel des combats ; le commerce maritime qui, avec l'abandon du trafic des esclaves au profit d'échanges « légitimes », avait pris un caractère permanent, conférant par là même aux régions côtières un avantage économique certain ; enfin, la continuelle expansion des intérêts européens, qui élargissait le rôle traditionnel de plusieurs villes du littoral, comme Lagos, Porto-Novo et, plus tard, Cotonou, au fur et à mesure qu'elles assumaient des fonctions nouvelles et grandissantes, tant comme ports que comme capitales politiques des États coloniaux naissants et des nations africaines indépendantes qui leur succéderaient.

En tout état de cause, c'est le facteur économique qui semble avoir joué, dans ces changements, le rôle déterminant, en particulier en ce qui concerne la présence européenne. C'est le commerce qui avait conduit les Européens en Afrique ; c'est lui qui les a poussés à y rester.

Le XIX^e siècle aura été une période particulièrement critique, l'abolition du trafic des esclaves ayant bouleversé la structure d'échanges dont, depuis trois siècles, il constituait l'essentiel. Désignée dans les documents européens antérieurs à l'abolition sous le nom de « Côte des esclaves », la partie de l'Afrique occidentale qui nous occupe fut l'un des foyers les plus actifs

38. J. F. A. Ajayi, 1974.

39. S. A. Akintoye, 1969 ; A. I. Asiwaju, 1976, p. 18 et 19.

de la traite des Noirs ; si le passage au commerce « légitime » s'est effectué sans trop de heurts, c'est en dernière analyse à la capacité d'adaptation des sociétés autochtones qu'il faut en attribuer le mérite.

Il n'existe pas, sans doute, de meilleur exemple à cet égard que le cas du Dahomey, traditionnellement considéré comme ayant été le dernier pays d'Afrique occidentale à capturer et à vendre des esclaves. Alors que, en 1851, l'escadre anti-esclavagiste britannique était parvenue à juguler la traite transatlantique le long de la côte, dans la région de Porto-Novo, le port dahoméen de Ouidah n'abandonna réellement ce trafic qu'après l'abolition de l'esclavage au Brésil, en 1888⁴⁰. Cette complaisance du Dahomey fit de la côte aja, et en particulier de la portion de littoral comprise entre le Weme et le Mono, un terrain d'élection pour les négriers portugais (pour la plupart, brésiliens) qui avaient été chassés de ports comme Lagos et Badagri, où les mesures anti-esclavagistes des Britanniques étaient entrées en vigueur beaucoup plus tôt. Le Dahomey continua de pratiquer la traite des esclaves aussi longtemps qu'il trouva des clients.

De fait, les autorités dahoméennes ne pouvaient comprendre que plusieurs délégations, britanniques et françaises successives, leur aient demandé de mettre un terme à ce trafic, alors que les négriers portugais installés au Brésil poursuivaient leur trafic dans les ports dahoméens.

Le Dahomey allait néanmoins se rendre compte que les choses changeaient. Il commença visiblement à s'adapter aux réalités nouvelles vers le milieu du siècle, lorsque, sous l'impulsion de la maison de commerce française Victor Régis, son souverain, le roi Ghezo (vers 1818-1858), se laissa persuader de développer le commerce de l'huile de palme, dans un premier temps comme appoint, puis, finalement, comme composante essentielle de son activité économique tournée vers l'exportation⁴¹. Pour passer du trafic d'esclaves au commerce « légitime », il dut conserver davantage de prisonniers de guerre pour assurer la bonne marche et l'expansion de l'industrie de l'huile de palme. Ainsi, on vit des esclaves être employés au portage des marchandises entre l'intérieur et la côte, au lieu d'être vendus comme produits d'exportation. Au moment de la conquête française de 1892-1894, les bases de l'économie dahoméenne, fondée sur la monoculture de l'eleis, étaient déjà jetées. Ce type d'évolution se retrouve dans d'autres parties de la région Mono-Niger, où, comme en pays yoruba, des captifs qui naguère auraient été vendus et déportés à l'étranger étaient désormais employés massivement à l'exploitation des plantations ou au transport des marchandises entre l'hinterland et la côte.

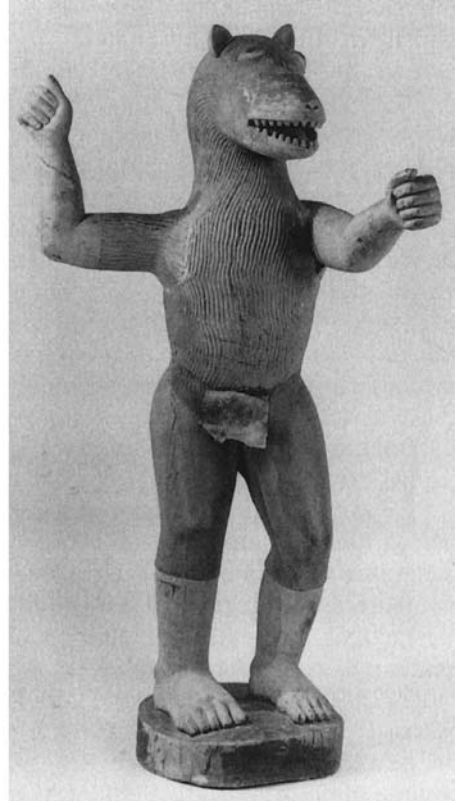
Le mouvement abolitionniste eut encore d'autres conséquences de grande portée pour la région Mono-Niger, dont les plus importantes sont sans doute celles qui ont trait au processus de modernisation. Ce qui, à cet égard, a le plus compté est manifestement le retour des esclaves affranchis — les « Saros » de Sierra Leone et les « Amaros », ou « Brésiliens » de Bahia, pour

40. E. Soumoni, 1983 ; P. Verger, 1976.

41. E. Soumoni, 1983.



26.7. Statue d'un homme debout, le bras droit levé et le gauche plié, réputée représenter symboliquement le roi Ghezo (1818-1858).



26.8. Le roi Glélé (1858-1889), représenté symboliquement sous la forme d'un lion.

[Illustrations : Photothèque, Musée de l'Homme, Paris.]

la plupart mais aussi de Cuba et d'autres parties des Antilles. Outre qu'ils furent à l'origine de l'arrivée des missionnaires chrétiens d'Europe, dont on connaît l'action modernisatrice dans le golfe de Guinée⁴², ces Africains affranchis jouèrent, au départ, le rôle crucial de première génération de la classe moyenne sur le continent. Ayant été soumis, selon la formule d'un auteur, à la « dure école de l'esclavage »⁴³, les affranchis revenant de Sierra Leone constituaient une « élite déjà formée », et profondément attachée aux modèles culturels de l'Angleterre victorienne d'alors, cependant que ceux qui rentraient du Brésil étaient des artisans, des commerçants, des mécaniciens, et des « cultivateurs expérimentés ». Certains firent œuvre de pionniers, soit au service des Églises chrétiennes, comme l'évêque Samuel Ajayi Crowther

42. J. F. A. Ajayi, 1969; E. A. Ayandele, 1966.

43. A. B. Aderibigbe, 1959, p. 174.

et le révérend James Johnson (appelé parfois « saint » Johnson) qui s'illustrèrent dans la région du Nigéria, soit, comme beaucoup d'autres plus obscurs, dans l'étude des langues africaines, l'imprimerie, l'édition, la construction ou d'autres activités du même genre.

D'abord établis le long de la côte, dans des villes comme Ouidah, Agoué, Porto-Novo, Badagri et Lagos, ils firent cependant sentir leur influence et leur action très loin, dans les arrière-pays yoruba et aja, et même au-delà. De fait, le véritable point d'attache de la diaspora des « Saros » en pays yoruba fut Abeokuta plutôt que Lagos; et l'influence de l'architecture brésilienne — l'un des principaux témoignages de la présence des Brésiliens à Lagos au XIX^e siècle — s'était, de notoriété publique, étendue jusqu'à Ijebu Ode, Ibadan et Ilesà. Les « Saros » et les « Amaros » s'établirent à leur gré le long du golfe de Bénin, sans exclusion ou ségrégation: certains « Saros » vivaient et travaillaient à Porto-Novo ou plus à l'ouest⁴⁴, cependant que, dans la colonie de Lagos — en particulier sous l'administration d'Alfred Moloney (plusieurs fois gouverneur entre 1878 et 1890) —, la politique britannique favorisait expressément l'implantation des « Brésiliens ». Néanmoins, la culture et l'histoire furent des facteurs de différenciation entre les deux groupes, en entraînant l'apparition d'aires de concentration effective et d'influence globale bien distinctes. Ainsi, les « Saros » anglophones et en majorité protestants marquèrent davantage de leur présence la région située à l'est de la vallée du Weme, qui, vers la fin du siècle, était devenue une zone d'influence coloniale anglo-saxonne avant de passer sous contrôle britannique.

À l'ouest, les Africains du Brésil, pour la plupart catholiques et lusophones, trouvèrent d'abord un environnement culturel plus accueillant à Porto-Novo et à Ouidah, où les avait précédés une communauté « brésilienne » fondée par des négriers portugais du Brésil, contraints de se replier entièrement sur la côte aja, à la suite des activités déployées plus à l'est par l'escadre anti-esclavagiste britannique. L'arrivée des Français, remplaçant les Portugais dans cette partie du golfe du Bénin, à l'ouest du Weme, avait préservé assez de culture latine pour conférer plus d'attrait à cette région, aux yeux des Noirs du Brésil, qu'aux régions situées plus à l'est, où cette culture était condamnée à disparaître. Aussi est-ce sur le territoire du futur Dahomey français — c'est-à-dire dans la partie occidentale de la région qui nous intéresse — que les Africains du Brésil eurent le plus d'influence. Outre qu'ils apportèrent leur concours aux Français pour les aider à conquérir le Dahomey et à en faire une nouvelle colonie, les « Brésiliens » furent ensuite les plus empressés à profiter pleinement de l'éducation coloniale française, contribuant ainsi, pour une part décisive, à faire du Dahomey le « Quartier latin de l'Afrique-Occidentale française »⁴⁵.

Il ne faut toutefois pas croire que cette dichotomie, au niveau des foyers d'influence entre « Saros » et « Brésiliens », contredise en rien l'idée que la

44. P. Verger, 1976, p. 536-537.

45. D. d'Almeida, 1973, chap. 1 et 2.

région comprise entre le Mono et le Niger s'est développée, dans l'ensemble, comme un tout homogène. La force des sentiments de solidarité, fondés sur des liens de parenté spécifiques et des affinités historiques et culturelles générales, qui unissaient les descendants des da Silva, d'Almeida, Dos Regos, de Souza, Pedro, Martin, Pereira et autres, de Lagos comme de Ouidah, Agoué ou Porto-Novo, doit mettre en garde contre une telle interprétation. De fait, la perpétuation jusqu'à ce jour des liens rattachant les familles des Brésiliens d'Afrique occidentale à leurs bases d'origine au Brésil, dans l'État de Bahia en particulier, illustre de manière éclatante l'unité fondamentale de l'Afrique non seulement dans son histoire, mais encore dans les contacts d'une importance vitale que le continent a maintenus avec la diaspora noire.